

**LA VILLE : CREUSET DES CULTURES URBAINE ET PRINCIERE DANS LES ANCIENS  
PAYS-BAS BOURGUIGNONS**

*Elodie Lecuppre-Desjardin*

Extrait de W. Paravicini (dir.), *La cour de Bourgogne et l'Europe. Le rayonnement et les limites d'un modèle culturel*, Ostfildern, 2013, p. 289-304.

Le 25 novembre 1483, l'ensemble du Magistrat de la ville de Lille se réunit dans le couvent des Dominicains en présence de ces derniers et de quelques Franciscains pour traiter la délicate question du maintien de la fête de l'Épinette. Les responsables urbains avaient en effet décidé d'en appeler aux conseils des frères mineurs pour élaborer un mémoire suffisamment solide destiné à convaincre Maximilien et sa cour de la nécessaire suppression de ces joutes qui firent les beaux jours de la commune lilloise<sup>1</sup>. Sous couvert de questions relatives à l'ordre public, aux bonnes mœurs, mais aussi aux dépenses inconsidérées que les festivités entraînaient, la municipalité cherchait ainsi à se délester d'un divertissement devenu beaucoup trop onéreux en ces temps de guerre et d'incertitudes.

Cet épisode a l'avantage de rassembler, sous un angle pour le moins déconcertant, tous les protagonistes et les interrogations qui peuvent surgir autour de la riche question des relations nourries entre les cultures urbaine et princière. Voilà en effet des autorités urbaines qui, toutes ensemble, cherchent à faire disparaître l'un des monuments du patrimoine culturel lillois de la fin du Moyen Âge, tandis que le prince, en la personne de Maximilien, semblait encore très attaché à ce divertissement que l'on organisa en 1485 pour le satisfaire avant de le supprimer définitivement<sup>2</sup>. Certes, Charles le Téméraire était déjà intervenu dans une lettre du 14 janvier 1471, non pas pour priver les Lillois de leurs joutes bourgeoises, mais pour en déplacer la date en dehors du temps de Carême. Mais la fête n'était pas encore réellement menacée. L'extrême fin du XV<sup>e</sup> siècle et l'arrivée des Français semblent marquer un tournant au-delà duquel l'harmonie culturelle entre les différents groupes sociaux à l'intérieur de l'espace urbain, se délita pour laisser la place à des clivages socio-culturels sans doute davantage prononcés. Cette constatation mérite un éclairage soigneux qui évitera de céder à la tentation facile d'une démonstration téléologique faisant du Moyen Âge un temps brouillé, antichambre d'une Renaissance ordonnée et

---

<sup>1</sup> Le mémoire a été édité par le chanoine Détrez, qui malheureusement a avancé une date de composition erronée. L. Détrez, *La fin des tournois à Lille (1470)*, Lille, s.d., (1937). Il a été depuis corrigé par Evelyn VAN DEN NESTE qui, dans son ouvrage, *Tournois, joutes, pas d'armes dans les villes de Flandre à la fin du Moyen Âge (1300-1486)*, Paris, 1996, rétablit la chronologie en faveur des années 1483-1484.

<sup>2</sup> Archives Municipales de Lille, n°16225, 1485-1486, fol. 103v: *Il appert par le passaige du 18<sup>e</sup> jour de march anno 85, comment ensievant la vollonté et bon plaisir de notre tres redoubté seigneur et prince monseigneur l'arciduc d'Austrice, etc. l'on a ceste presente annee fait et tenu en ceste dite ville la feste de l'Espinette qui, par aucunes annees, avoit pour certaines causes esté suspendue, etc.*

oublieuse d'un passé toujours affleurant<sup>3</sup>. Elle a le mérite d'éliminer d'emblée une vision récurrente des »études bourguignonnes« qui fit de la cour des princes un monde clos, sourd aux bruits des villes dans lesquelles elle s'épanouissait. Un monde tour à tour indifférent, méprisant, voire menaçant ou pour le moins combatif face à des identités urbaines fortes. En effet, après avoir été complètement négligées par les historiens observateurs de la cour de Bourgogne, les villes ont fait leur apparition dans les analyses portant sur le développement de la culture aulique. Mais elles ont, la plupart du temps, été introduites comme simple faire-valoir des fastes princiers ou comme motif causal de l'extraordinaire vitalité culturelle des ducs Valois et de leur entourage. La question posée par les organisateurs de ces rencontres et résumée en ces termes: la pratique chevaleresque bourguignonne ne serait-elle pas autre chose qu'une réaction au foisonnant modèle culturel urbain? illustre, par exemple, le choix d'une lecture à tendance unilatérale que je préfère placer sur le terrain d'une appréhension dialectique.

Certes, la ville inspire la cour, et j'aurai l'occasion d'illustrer cette influence, mais la cour modèle tout autant les comportements et les pratiques des hommes des villes. Ainsi, c'est un va-et-vient constant, assuré par de véritables »passeurs culturels« mais aussi tout simplement par des engouements communs, qui doit être emprunté pour traiter des relations entre ces deux mondes qui se côtoient et s'épousent. L'analyse doit cependant dépasser cette observation d'une acculturation somme toute propre à toutes les villes qui accueillent à demeure leurs princes. La question qui se pose alors est celle de la place de la cour dans ce mille-feuille culturel que représente la ville. Autrement dit, qu'a signifié dans les efforts de construction politique bourguignonne cette symbiose originale et que nous dit-elle de la conscience identitaire et des ambitions des uns et des autres?

### ***Ville et cour : petite histoire d'une fascination réciproque.***

Établir une sorte de bilan des échanges culturels qui se déroulèrent entre le monde urbain et celui de la cour pourrait rapidement mener à la rédaction d'un catalogue ordonné, observant les différents domaines dans lesquels les influences urbaines ou curiales se sont fait sentir<sup>4</sup>. On pourrait parler de l'introduction de motifs fantastiques propres aux pas d'armes des princes dans les joutes urbaines, comme ce fut le cas à l'occasion de l'entrée des Valenciennois pour la fête de l'Épinette à Lille en 1435<sup>5</sup>. On pourrait également songer à l'adoption de cultes locaux par les princes de la cour en signalant au passage la présence de Philippe le Bon lors de l'Ommegang de Bruxelles en 1457, ou lors de la grande procession Notre-Dame de la Treille à

---

<sup>3</sup> Sur la »surimposition des temps« appliquée à l'étude historique, voir l'ample et magnifique essai d'Élisabeth CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes (1380-1500)*, Paris, 2007.

<sup>4</sup> Pour de nombreux exemples illustrant ce thème du dialogue entre ville et prince, voir Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, *La ville des cérémonies. Essai sur la communication politique dans les anciens Pays-Bas bourguignons*, Turnhout, 2004, (Studies in European Urban History, 4).

<sup>5</sup> Bibliothèque Municipale de Valenciennes, ms 806, fol. 103r., 103v. Pour une réflexion sur l'organisation des pas d'armes en ville, voir Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, *L'imaginaire chevaleresque à l'assaut des villes: représentation et organisation des pas d'armes en milieu urbain au XV<sup>e</sup> siècle*, dans *Le roman aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Actes du colloque organisé à Bordeaux du 5 au 7 juin 2003* par Danielle Bohler et Hélène Basso, à paraître.

Lille en 1448 et 1453<sup>6</sup>. Il faudrait également faire une place aux plumes locales repérées et employées par les ducs en évoquant la carrière d'un George Chastelain ou celle d'un Jean Molinet, sans oublier l'évolution de la rédaction des registres de comptes dans les villes, sur le modèle de la chambre de Lille, etc<sup>7</sup>. Rapidement, la confrontation tournerait à l'avantage de la cour selon un principe bien naturel, rappelé par Walter Prevenier, qui veut que dans la plupart des sociétés médiévales, »les signaux culturels circulent essentiellement du sommet vers la base«<sup>8</sup>. Cette approche, si pratique et complète soit-elle, ne rend néanmoins pas compte des dynamiques qui sont à l'origine de ces transferts de savoirs et de savoir-faire qui ont fait la renommée de la culture bourguignonne. Elle néglige le lieu de production et d'expression qui permit cette extraordinaire effervescence: la ville. La ville est bien entendu ici un contenant, le lieu d'accueil des différents groupes sociaux qui la structurent, mais elle est aussi un espace agissant, pour reprendre une des théories développées par Henri Lefèvre<sup>9</sup>. Elle est le lieu d'interdépendance qui autorise la rencontre, le catalyseur qui donne naissance à ces expressions culturelles propres au »milieu bourguignon«. L'itinérance des princes et leurs passages réguliers dans les villes de leur territoire est sans doute l'une des clefs qui permet de comprendre d'un point de vue général les spécificités de cette entité politique et plus particulièrement la proximité qui règne dans ces espaces entre seigneurs et sujets<sup>10</sup>. Il va de soit que la société médiévale reste une société hiérarchisée et que le prince tend, au fur et à mesure que l'on avance dans la période à adopter une position iconique, signe de la sacralisation progressive de son statut. Mais la visibilité est essentielle et l'espace public et ouvert, dominant. Ainsi, les lieux et les temps de rencontre sont nombreux. Non seulement la vie politique bourguignonne est ainsi faite qu'elle se règle sur de multiples rendez-vous

---

<sup>6</sup> Pour le détail de ces exemples et d'autres du même type, voir LECUPPRE-DESJARDIN, La ville de cérémonies (voir note 4), p. 100–102.

<sup>7</sup> Sur George Chastelain voir Grame SMALL, Georges Chastelain and the Shaping of Valois Burgundy. Political and historical culture at court in the Fifteenth Century, Rochester, 1997 et plus récemment, Estelle DOUDET, Un cristal mucié en un coffre. Poétique de George Chastelain, Paris, 2005. Sur Jean Molinet, Jean DEVAUX, Jean Molinet: indiciaire bourguignon, Paris, 1996. À propos de la réforme de 1392–1393 dans la rédaction de la comptabilité lilloise, correspondant à l'intervention directe des fonctionnaires ducaux dans les finances locales, consulter Denis CLAUZEL, Finances et politique à Lille pendant la période bourguignonne, Dunkerque, 1982, p. 89–92.

<sup>8</sup> Walter PREVENIER, Imitation et comportements spécifiques, dans Walter PREVENIER (dir.), Le prince et le peuple. La société du temps des ducs de Bourgogne, Anvers, 1998, p. 157.

<sup>9</sup> Henri LEFEBVRE, La production de l'espace, Paris, 1971. Voir à ce propos, la relecture de ses propositions adaptée aux villes d'Europe du Nord par Peter ARNADE, Martha HOWELL & Walter SIMONS, Fertile Spaces: The Productivity of Urban Space in Northern Europe, dans: The Journal of Interdisciplinary History, 32/4 (automne 2002), p. 515–548.

<sup>10</sup> Sur la multiplicité des résidences curiales et sur les déplacements des princes de Bourgogne, voir Werner PARAVICINI, Die Residenzen der Herzöge von Burgund (1362–1477), dans: Hans PATZE & Werner PARAVICINI (dir.), Fürstliche Residenzen im Spätmittelalterlichen Europa, Stuttgart, 1991, (Vorträge und Forschungen, 36), p. 207–258. Pour une réflexion sur la place de cette itinérance dans la politique ducale et sur les relations avec les villes qui en découlent, voir LECUPPRE-DESJARDIN, La ville des cérémonies (voir note 4), p. 26–48.

publics (audiences, cérémonies, aumônes, etc.), mais la ville offre également un éventail de loisirs, de distractions et d'expériences à même de favoriser les contacts. La cour vit en ville, et parfois même, pour reprendre l'expression employée par Thérèse de Hemptinne, elle se »répand dans la rue«, tant les demeures des princes apparaissent souvent trop étroites pour accueillir l'ensemble des conseillers, officiers, valets, messagers, etc.<sup>11</sup>. La cour investit alors les hôtels dignes de recevoir l'entourage d'un Philippe le Bon ou d'un Jean sans Peur. Elle honore de sa présence quelques familles bourgeoises en acceptant un dîner ou en autorisant l'un de ses chevaliers à croiser les lances avec la »jeunesse dorée« de la ville. Elle en appelle aux fournisseurs locaux, aux artistes dont l'ensemble des œuvres dit leur immersion en milieu urbain. Chaque artiste témoigne en effet parfaitement de cette dualité qui le place autant au service des princes qu'au service des bourgeois de Flandre et d'ailleurs<sup>12</sup>. Faut-il rappeler que Jan van Eyck peignit le portrait d'Isabelle de Portugal, mais que son *Agneau Mystique* fut commandé par deux grand bourgeois de Gand, Joos Vijd et Elisabeth Borluut? Dire qu'Hugo vander Goes utilisa ses pinceaux aussi bien pour décorer les emblèmes arborés lors du mariage de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York à Bruges en 1468 que pour dessiner les décors que la ville de Gand lui commanda pour les entrées de ce même prince en 1469 et 1471? Évoquer la carrière d'un Roger vander Weyden employé à la cour mais aussi par l'hôtel de ville de Bruxelles qui lui demande de réaliser quatre toiles destinées à rappeler aux chefs de la bourgeoisie l'horreur du crime et l'amour de la justice<sup>13</sup>? Les exemples de ces artistes, véritables »passeurs culturels« abondent et ne se limitent bien évidemment pas au seul domaine de arts picturaux. Parler ici d'Anthonis de Roovere et rendre hommage aux études récentes touchant les chambres de rhétorique contribuerait à convaincre de la multiplicité des passerelles qui assurèrent en ville la diffusion des modes et qui nourrirent le jeu des imitations<sup>14</sup>. Ce dernier, maître maçon et rhétoriqueur brugeois, se plaça au service de Charles le Téméraire à partir de 1466 et fut pensionné par ce dernier dès 1468 à condition de demeurer à Bruges et d'y formuler des louanges adressées aussi bien au prince qu'à la cité<sup>15</sup>. Les associations littéraires que sont les chambres de rhétorique, qui recrutent leurs membres dans le

---

<sup>11</sup> Thérèse DE HEMPTINNE, Princes et courtisans, dans: Walter PREVENIER (dir.), Le prince et le peuple (voir note 8), p. 15.

<sup>12</sup> Pour une étude sociale du mécénat en terre bourguignonne, voir Wim BLOCKMANS, The Burgundian Court and the Urban Milieu as Patrons in 15th Century Bruges, dans: Michael NORTH (dir.), Economic History and the Arts, Cologne, Weimar, Vienne, 1996, (Wirtschafts und Sozialhistorische Studien, 5), p. 15–26.

<sup>13</sup> *Catalogue de l'exposition Rogier Vander Weyden* (6 octobre-18 novembre 1979), Bruxelles, 1979, au chapitre »Rogier Vander Weyden, la ville de Bruxelles et son métier des peintres«.

<sup>14</sup> Voir en dernier lieu, Anne-Laure VAN BRUAENE, Om beters wille. Rederijkerskamers en de stedelijke cultuur in de Zuidelijke Nederlanden (1400-1650), thèse de doctorat à paraître.

<sup>15</sup> Johannes Bernardus OOSTERMAN, Oh Flanders, weep! Anthonis de Roovere and Charles the Bold, dans: Martin GOSMAN, Arjo VANDERJAGT & Jan VEENSTRA (dir.), The Growth of Authority in the Medieval West, Groningue, 1999, (Medievalia Groningana, 25), p. 257–267 ; ID., Spelen, goede moraliteiten en eerbare esbattementen. Anthonis de Roovere en het toneel in Brugge, dans: Han VAN DIJK & Bart RAMAKERS (dir.), Spel en Spektakel: middeleeuws toneel in de lage landen, Amsterdam, 2001, p. 154–177 & 344–349.

milieu élitiste de la ville, ont bien sûr à cœur de défendre l'honneur de leur cité. Néanmoins, cela ne les empêche pas de se mettre au service des princes et de leurs ambitions.

C'est dans ce creuset offert par la ville, où de multiples ingrédients se mêlent sans perdre de leur propre saveur, que s'élabore cette incroyable alchimie à l'origine d'une culture nourrie des forces vives du monde urbain, mais aussi profondément tributaire des princes et de leur horizon mental<sup>16</sup>.

Il n'est pas dans mon intention de multiplier les exemples, beaucoup trop abondants, mais simplement de faire comprendre la facilité avec laquelle ces échanges s'effectuent pour devenir presque naturels. Pour illustrer très concrètement ce propos, attardons-nous sur la vie de la confrérie Notre-Dame de l'Arbre Sec à Bruges au XV<sup>e</sup> siècle. Bruges, comme chacun sait, reste à la fin du Moyen Âge une ville cosmopolite, une plaque tournante du commerce international, un lieu d'effervescence artistique, malgré l'implacable montée en puissance d'Anvers<sup>17</sup>. La cour y séjourne fréquemment et côtoie l'élite urbaine composée des bourgeois locaux ainsi que de nombreux marchands étrangers<sup>18</sup>. Au cœur de cette sociabilité se trouvent toutes sortes de guildes, de compagnies militaires, de confréries dont celle dédiée à Notre-Dame de l'Arbre Sec, qui compte parmi les plus illustres. L'origine de sa création n'est pas sûre, mais la légende qui l'entoure montre à quel point la présence du duc de Bourgogne dans les listes de membres fut essentielle. En effet, la confrérie fut associée à une bataille de Philippe le Bon livrée en 1421 contre les troupes armagnques près de Saint-Riquier, au cours de laquelle le duc aurait eu une vision de la Vierge, lui permettant de se tirer sain et sauf de ce mauvais pas. En réalité, les archives des frères mineurs de Bruges attestent ce culte dès 1396 et Philippe le Bon ne serait qu'un bienfaiteur de cette dévotion, ou plus exactement un restaurateur. Toujours est-il que la confrérie accueillait des membres en nombre illimité contre le paiement d'une cotisation permettant de faire le tri et d'attirer dans ses rangs la fine fleur de la société brugeoise. Cette confrérie possédait quelques terres et avait sa chapelle au Braamberg, dans le couvent des frères mineurs au côté nord du chœur jusqu'à sa destruction en 1578<sup>19</sup>. Au XV<sup>e</sup> siècle, elle était remarquable non seulement pour les activités musicales qu'elle patronnait, mais aussi pour la qualité des hommes et des femmes qui la fréquentaient : on y trouvait des bourgeois

---

<sup>16</sup> Walter PREVENIER, *Court and City Culture in the Low Countries from 1100 to 1530*, dans: Erik KOOPER (dir.), *Medieval Dutch Literature in its European Context*, Cambridge, 1994, (Cambridge Studies in Medieval Literature, 21), p. 11–29.

<sup>17</sup> La littérature sur Bruges est abondante. Pour un point rapide et complet voir Jacques PAVIOT, *Bruges (1300-1500)*, Paris, 2002. Sur le milieu artistique brugeois en général, voir Maryan AINSWORTH & Maximiliaan MARTENS, *Petrus Christus, Renaissance Master of Bruges. An interdisciplinary approach*, New-York, 1994.

<sup>18</sup> Des statistiques concernant la présence de la cour dans les principales villes du sud des Pays-Bas sont disponibles dans LECUPPRE-DESJARDIN, *La ville des cérémonies* (voir note 4), p. 381–384.

<sup>19</sup> Reinhard STROHM, *Muzikaal en artistiek beschermheerschap in het Brugse Ghilde vanden Droghen Boome*, dans: Biekorf, 83 (1983), p. 5–18. ID., *Music in Late Medieval Bruges*, Oxford, 1992. Une convention très précise liait la confrérie aux religieux, stipulant les droits et les devoirs de chacun. Des messes étaient chantées, des dons de pains aux pauvres organisés et un repas réunissait les membres une fois par an. La confrérie prit fin en 1819.

et des nobles de Bruges, la famille ducal représentée par Philippe le Bon, la duchesse Isabelle de Portugal sa femme et le comte de Charolais son fils, d'autres courtisans, ainsi que d'importants marchands étrangers parmi lesquels Giovanni Arnolfini, qui passa commande d'un précieux manuscrit musical légué à la cathédrale de Lucques, ou bien encore Tommaso Portinari, le gérant de la filiale brugeoise de la banque Médicis à Florence. En tout, entre 1465 et 1495, près de 10% des 414 membres enregistrés étaient des étrangers. Ainsi dans un couvent où les frères se consacraient à l'apostolat auprès des masses populaires et mendiaient leur pain quotidien, se réunissaient une partie des hommes les plus riches et les plus influents des Pays-Bas bourguignons. Notons au passage que l'utilisation des couvents mendiants pour les activités lucratives des marchands étrangers n'est pas une information inédite<sup>20</sup>. En revanche, l'utilisation de ce lieu à mi chemin entre dévotion princière et dévotion du peuple est davantage remarquable, tout comme l'est le soutien ducal à une forme traditionnelle de la piété mendicante, tandis que les idées réformatrices de l'Observance semblaient poursuivre leur chemin à la cour<sup>21</sup>. Le dossier est certes à compléter. Toutefois, il permet de saisir sur le vif l'une des innombrables occasions qui étaient données à cette société mêlée d'échanger et de se retrouver autour de valeurs communes<sup>22</sup>.

Valeurs communes, échanges, creuset, rencontres ... le lexique déployé pour qualifier la nature des rapports nourris entre la société des villes et celle de cour semblerait plaider en faveur d'une communion somme toute assez réussie. Eu égard au fort désir d'imitation des modèles supérieurs qui anime chaque homme en quête de reconnaissance sociale, il serait tentant d'estomper les contours d'une culture proprement citadine pour fondre l'ensemble dans un moule correspondant aux formes exigées par les modèles de cour. Mais, la force du mimétisme progresse, paradoxalement, avec le désir toujours plus fort d'afficher une identité spécifique.

Là encore de nombreux exemples se bousculent à la porte de notre démonstration et viennent sérieusement ébranler le processus de »burgondisation« qui motiva nombre d'études historiques.

---

<sup>20</sup> De nombreux couvents mendiants accueillaient les étals des marchands. Sur le rôle du Pand des Dominicains à Anvers dans le marché de l'Art, voir D. EWING, *Marketing Art in Antwerp, 1460–1560: Our Lady's Pand*, dans: *Art Bulletin*, 72(1990), p. 558–584, particulièrement p. 559–561.

<sup>21</sup> Sur le soutien des ducs au mouvement de l'Observance, voir Bertrand SCHNERB, *La piété et les dévotions de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1419-1467)*, dans: *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus*, (novembre-décembre 2005), p. 1319–1344 (plus particulièrement p. 1343).

<sup>22</sup> Les exemples de ces rassemblements socialement hétéroclites sont nombreux. Pour se limiter à la seule ville de Bruges, citons une autre confrérie chère à Charles le Téméraire, à savoir celle de Notre-Dame des Neiges (Andrew BROWN, *Bruges and the Burgundian »Theatre-State«: Charles the Bold and Our Lady of the Snow*, dans: *History*, 84/276 (octobre 1999), p. 573–589). Citons également celle de Notre-Dame de Roosebeke (Willelmus Henricus Jacobus WEALE, *La procession et les confréries de Notre-Dame de Roosebeke*, dans: *La Flandre*, III, 1869–1870, p. 154–187), ou bien encore tout simplement les compagnies d'archers comme celle de St-Georges (Peter ARNADE, *Realms of Ritual: Burgundian Ceremony and Civic Life in Late Medieval Ghent*, New-York, 1996, chapitre 3).

### *Une culture citadine héritière des structures féodales*

Pour bien comprendre le hiatus qui existe entre le partage de valeurs communes que nous venons d'évoquer à grands traits et la revendication d'idéaux politiques pour le moins opposés, il est nécessaire de dépasser la confrontation pour se rapprocher de modèles en réalité davantage universels que bourguignons. Pour développer cette idée, reprenons l'interrogation que nous citons en introduction, à savoir la volonté d'expliquer le dynamisme chevaleresque de la cour par une ferme opposition aux forces vives de la ville.

Lorsque l'on prend le temps de s'éloigner de son objet d'étude pour regarder ailleurs dans l'espace et dans le temps, une constatation s'impose assez rapidement: la culture chevaleresque reste à la fin du Moyen Âge un modèle opératoire qui fascine encore et toujours les hommes quelle que soit leur origine. Ainsi, par delà les diversités sociales, la vie nobiliaire inspire tous les comportements. Chacun reconnaîtra bien volontiers que cette culture nobiliaire forme l'une des matrices de la culture médiévale, la seconde étant proposée par la culture religieuse. Ce phénomène n'a évidemment rien de spécifique à l'espace bourguignon. Les jeunes marchands de Cologne organisent des tournois en 1235 dans le but d'imiter les nobles d'épée, la jeunesse italienne cède aux sirènes du monde arthurien comme le montrent les loisirs de François d'Assise avant ses visions et les *caballeros* recrutés parmi les marchands de la péninsule ibérique finissent par devenir des *hidalgos* grâce à la pratique d'un genre de vie identique<sup>23</sup>. Les jeunes hommes des Pays-Bas se penchent tout autant sur le miroir des prouesses des Grands, dans le secret espoir de passer de l'autre côté, à l'instar des bourgeois de Tournai qui, eux aussi, recréaient l'ambiance de la Table Ronde, en organisant joutes et festins sur la place du marché<sup>24</sup>. Rappelons que cette vie nobiliaire suscite l'émerveillement aussi bien dans le monde des élites urbaines que parmi les hommes et femmes du menu peuple. Les marchands n'hésitent pas, par exemple, à faire représenter sur leur tombe - et donc à léguer à l'éternité - une image d'eux-mêmes, non pas la bourse à la main, mais l'épée au côté. Ainsi, Pieter Lansaem (†1489), riche marchand bourgeois d'Ypres, fait graver sur la tombe qu'il partage avec sa femme Lizebette Pauwelins (†1487), toute une série de scènes appartenant au registre courtois avec notamment des marchands maniant les armes<sup>25</sup>. Les études anthroponymiques montrent également que les prénoms empruntés aux récits des chansons de geste ne sont pas rares dans les villes du Nord. Roland, Renaud, mais surtout Lancelot, Perceval, Gauvain font partie de ces patronymes qui permettent sans

---

<sup>23</sup> Pour les tournois dans les villes allemandes, voir Thomas ZOTZ, *Le joueur dans la ville. Un aspect des rapports entre noblesse, ville et bourgeoisie en Allemagne au bas Moyen Âge*, dans: *Le combattant au Moyen Âge. Actes du 18<sup>ème</sup> congrès de la SHMESP*, Paris, 1991, p. 161-167. Sur le genre de vie de saint François d'Assise, voir Élisabeth CROUZET-PAVAN, *Enfers et Paradis. L'Italie de Dante et de Giotto*, Paris, 2001, p. 19-20. Sur la culture chevaleresque dans la péninsule ibérique, voir Jesús RODRIGUEZ VELASCO, *El debate sobre la caballería en el siglo XV: la tratadística caballeresca castellana en su marco europeo*, Valladolid, 1996.

<sup>24</sup> Herman PLEIJ, *Het Gilds van de Blauwe Schuit. Literatuur, volksfeest en burgermoraal in de late middeleeuwen*, Amsterdam, 1983, p. 31.

<sup>25</sup> Je remercie Frédéric Buylaert pour la discussion qui nous a amenés à évoquer ce personnage. Voir Paul TRIO & R. VAN BELLE, *Pieter Lansaem. Bijdrage tot de studie van de jaargetijdestichting te Ieper in de late middeleeuwen*, Ypres, 1993.

doute de se distinguer du commun<sup>26</sup>. Le menu peuple, quant à lui, ne se retrouve pas simplement dans une position passive de spectateurs massés le long des lices, mais dans un registre plus actif, joutant et respectant parfaitement les habitudes chevaleresques, comme à Gand en 1449<sup>27</sup>. Bref, les idéaux chevaleresques ont modelé en partie la culture proprement citadine au même titre que les référents religieux. Et le patrimoine architectural illustre parfaitement cette superposition des lexiques culturels. Il ne faut donc pas s'étonner, par exemple, de voir figurer sur la façade de l'hôtel de ville de Saint-Omer deux angelots soutenant le blason de Philippe le Hardi, ou même des statues des comtes de Flandre sur la maison des échevins à Bruges<sup>28</sup>. Comme l'a souligné Raymond Van Uytven, c'est à l'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle, fortement imprégnée des idées révolutionnaires de son temps, que nous devons l'idée erronée selon laquelle la production d'images urbaines ne pourrait refléter que les grandes luttes communales en isolant strictement les registres symboliques (à l'Église les symboles du religieux, à la ville, les signes de son indépendance, au prince les marques de sa dynastie)<sup>29</sup>. Bien au contraire, la ville propose un espace figuratif accumulant des références culturelles diverses en les superposant<sup>30</sup>. N'oubliant pas que c'est avec l'accord du prince que les communautés urbaines ont exercé une partie des fonctions publiques. Et même si l'opposition au seigneur apparaît en Flandre simultanément à cette obtention de privilèges, la culture chevaleresque s'adapte parfaitement à cette attitude oscillant entre soumission et rébellion<sup>31</sup>.

Dominique Barthélemy, dans son dernier essai sur la chevalerie, livre une réflexion qui permet de comprendre, à mon sens, pour quelles raisons finalement des hommes opposés dans leur action politique (les bourgeois des villes cherchant à obtenir et à protéger leurs privilèges et les seigneurs ayant tout intérêt à les limiter) se

---

<sup>26</sup> Jan Gerrit BOEKENOOGEN, *Namen uit ridderromans als voornamen in gebruik*, dans: *Tijdschrift voor Nederlandse taal en Letterkunde*, 36 (1917), p. 67–96.

<sup>27</sup> Voir la description de ce divertissement par Jean Germain dans le *Liber de virtutibus Philippi*, dans: Kervyn DE LETTENHOVE (ed.), *Chroniques relatives à l'histoire de la Belgique sous la domination des ducs de Bourgogne*, Bruxelles, 1873, t. III, chapitre LX, p. 101 et les explications de celui-ci dans LECUPPRE-DESJARDIN, *La ville des cérémonies* (voir note 4), p. 201, 206.

<sup>28</sup> Pour le détail des motifs présents sur la façade de l'hôtel de ville de Saint-Omer, voir Ludovic NYS & Marc GIL, *Saint-Omer gothique*, Valenciennes, 2004, p. 80.

<sup>29</sup> Voir Raymond VAN UYTVEN, *Flämische Belfriede und südniederländische städtische Bauwerke im Mittelalter: Symbol und Mythos*, dans: *Information, Kommunikation und Selbstdarstellung im Mittelalterlichen Gemeinden. Schriften des Historischen Kollegs. Kolloquien 40* Herausgegeben von Alfred Haverkamp, Munich, 1998, p. 125–159.

<sup>30</sup> Pour une démonstration plus large de la construction idéalisée de l'espace urbain, voir Marc BOONE & Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, *Entre vision idéale et représentation du vécu: nouveaux aperçus sur la conscience urbaine dans les Pays-Bas à la fin du Moyen Âge*, dans: *35 Kolloquiums für vergleichende Städtegeschichte / Tagung der Commission internationale pour l'Histoire des villes »Bild und Wahrnehmung der Stadt«*, Münster, 22-24 septembre 2004, sous presse.

<sup>31</sup> Pour une mise au point sur les révoltes de Flandre, voir Jan DUMOLYN & Jelle HAMAERS, *Patterns of urban rebellion in medieval Flanders*, dans: *Journal of Medieval History*, 31 (2005), p. 369–393.



sont retrouvés dans l'adoption de principes moraux identiques. Ce dernier écrit: »Les chevaliers de l'an 1100 sont tous des féodaux, seigneurs et vassaux et leur goût de l'exploit et de leurs ménagements envers l'adversaire sont des marques d'indiscipline à l'égard de leurs roi et princes, ou de l'Église qui leur enjoint la guerre sainte. C'est une revendication individualiste qui les pousse à se distinguer, à briller, à rivaliser de vaillance, mais aussi à mettre des conditions et des limites au service de leur seigneur«<sup>32</sup>. L'héritage idéologique féodal, non pas de la soumission aveugle à un supérieur, mais de la mise sous conditions des services à rendre, est sans doute celui qui doit être retenu pour expliquer les comportements des citadins de Flandre, de Brabant, de Hainaut et d'ailleurs jusque très tard dans le Moyen Âge. La pratique par exemple du serment qui oblige chaque comte de Flandre, comte de Hainaut, duc de Brabant ... à s'engager auprès de son peuple, avant que ce dernier ne promette de se soumettre à son tour, illustre très précisément l'état d'esprit qui préside aux relations politiques dans ces espaces et qui gêne au plus haut point le renforcement de l'autorité souhaité par Charles le Téméraire<sup>33</sup>. Cet attachement au serment, et donc à la pratique synallagmatique de l'autorité, est si fort dans cet espace que Charles Quint, quelques années plus tard ne parvint pas à imposer aux Gantois son propre texte<sup>34</sup>. Car ce serment de reconnaissance réciproque de droits et de devoirs amoindrit en quelque sorte la plénitude du pouvoir et l'on comprend mieux la raison pour laquelle les historiographes de la cour, toujours très en verve pour raconter les fastes princiers, préfèrent passer quasiment sous silence ces entrées inaugurales qui, en ville, font l'objet, bien au contraire, de rapports minutieux<sup>35</sup>. Ainsi, le partage de valeurs culturelles communes peut conduire à des interprétations pour le moins opposées et l'idéal chevaleresque renvoyer à des comportements entés sur des équilibres politico-sociaux différents, privilégiant d'une part le contrat féodal, et tentant d'autre part d'imposer une souveraineté plus absolue.

C'est la raison pour laquelle il faut nuancer les propos des auteurs de *L'Histoire de l'Europe urbaine* qui finissent par conclure: »Plutôt que de culture urbaine, il serait plus juste de parler d'acculturation urbaine de la culture dominante«<sup>36</sup>. En effet, à la fin du Moyen Âge, la culture chevaleresque a suffisamment été assimilée, mais aussi remodelée par les bourgeois des villes pour devenir une culture urbaine à part entière. Reprendre les exemples des adaptations en

<sup>32</sup> Dominique BARTHELEMY, *La chevalerie. De la Germanie antique à la France du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2007, p. 10

<sup>33</sup> Sur le rôle du serment dans les cérémonies inaugurales dans les anciens Pays-Bas, voir LECUPPRE-DESJARDIN, *La ville des cérémonies* (voir note 4), p. 141–148.

<sup>34</sup> Concernant ce malheureux épisode, voir Peter ARNADE, *The Emperor and the City: The Cultural Politics of The Joyous Entry in Early Sixteenth Century Ghent and Flanders*, dans: *Handelingen van de Maatschappij voor Geschiedenis en Oudeheidkunde te Gent*, 54 (2000), p. 65–92.

<sup>35</sup> Pour une réflexion comparatiste sur les rites de légitimation du pouvoir, ÉLODIE LECUPPRE-DESJARDIN, *Les cérémonies d'accession au pouvoir dans le royaume de France et les possessions bourguignonnes au XV<sup>e</sup> siècle: rituels désuets ou étapes essentielles de la légitimation?*, dans: *Cahiers du CHRIDI. Le pouvoir et ses rites d'accession et de confirmation*, 26 (2007), p. 47–62.

<sup>36</sup> Jean-Luc PINOL (dir.), *Histoire de l'Europe urbaine de l'antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2003, *La ville médiévale*, p. 524.

milieu citadin des romans courtois ou des chansons de geste étudiés par Herman Pleij permet de saisir le chemin parcouru depuis la simple imitation vers l'appropriation spécifique. Cette littérature offre des héros antiques et chevaleresques qui ne cherchent plus à se couvrir de gloire et d'honneur, mais à rentabiliser leurs efforts. Citons au passage cet Hercule d'une chronique hollandaise du dernier quart du XV<sup>e</sup> siècle qui, au moment de délivrer Hexionne, la fille de Laomédon, des griffes d'un monstre marin, déclare: »Qu'allez-vous me donner comme salaire si les dieux me permettent de vaincre ce monstre, de délivrer votre fille et de libérer votre ville du malheur?«, ou bien encore la réaction de Lanseloet van Denemerken, dans la pièce du même nom, qui, après avoir chassé en vain dans la forêt s'estime heureux de rencontrer une jeune fille éplorée et se demande: »O mon Dieu, comment la capturer? Alors mon travail ne serait pas perdu!«<sup>37</sup>. La ville travaille donc, par la réécriture de ces motifs littéraires classiques, mis en scène sur les planches du théâtre urbain, à diffuser l'idéal sur lequel elle installe son équilibre sociétal. Et ces adaptations se rencontrent dès le XIII<sup>e</sup> siècle, comme l'atteste, malgré la fragilité des sources, l'adaptation en néerlandais du *Roman de Renart* dans laquelle seule la bourgeoisie n'est pas moquée<sup>38</sup>.

De la même manière, si les comtes de Flandre ou les ducs de Brabant furent bien souvent à l'origine des grandes processions urbaines, des années de *circumambulatio* firent de ces événements des réjouissances avant tout urbaines destinées à assurer la cohésion des différents groupes sociaux autour d'un culte fédérateur<sup>39</sup>. Ce fut le cas à Bruges où, après la bataille des Éperons d'Or et la charte de 1304 accordée par Philippe de Thiette reconnaissant la participation des gens de métiers dans le gouvernement de la ville, la procession permit à la cité de recomposer ses forces autour d'un véritable culte civique<sup>40</sup>.

Bref, au XV<sup>e</sup> siècle, tout en ayant pour origine des principes qui ont été au fondement même du système féodal, comme l'a rappelé Dominique Barthélemy, cette culture multiforme est devenue une culture urbaine bien identifiée s'opposant ponctuellement au prince. La place de la cour dans le mille-feuille culturel urbain est

---

<sup>37</sup> Karin TILMANS, *Koningen in de Kattendijke-Kroniek*, dans: René Ernst Victor STUIP & al. (dir.), *Koningen in kronieken*, Hilversum, 1998, p. 181–205. Han VAN DIJK (dir.), *Lanseloet van Denemerken*, Amsterdam, 1995. Ces exemples sont repris dans Herman PLEIJ, *La représentation du travail dans la littérature néerlandaise du Moyen Âge*, dans: Marc BOONE, ÉLODIE LECUPPRE-DESJARDIN & Jean-Pierre SOSSON (dir.), *Le verbe, l'image et les représentations de la société urbaine au Moyen Âge*, Anvers, Apeldoorn, 2001, p. 239–250.

<sup>38</sup> Pour une discussion concernant le milieu d'écriture du *Reinaert* néerlandais, voir Walter PREVENIER, *Court and City Culture in the Low Countries from 1100 to 1530*, dans KOOPER (dir.), *Medieval Dutch Literature* (voir note 16), p. 11–29.

<sup>39</sup> Les grandes processions de Lille, Bruges et Bruxelles, apparues respectivement, en 1270, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, et entre 1348 et 1359 furent en effet créées par ou associées au pouvoir seigneurial. Pour le détail, voir LECUPPRE-DESJARDIN, *La villes des cérémonies* (voir note 4), p. 88–94.

<sup>40</sup> On aurait pu citer également l'exemple du Thuyndag qui, à Ypres, célèbre la levée du siège par les Anglais, en 1383. Sur ce sujet, consulter Paul TRIO & Walter SIMONS, *Achtergronden bij het ontstaan van de tuingagprocessie: bronnen en situering*, dans: Ieper Tuindag. Zesde Eeuwfeest, Ypres, 1983, p. 107–128.

donc celle d'un pôle de référence, un élément stimulant mais qui n'aboutit pas à une identification totale.

Cette dernière affirmation pourrait amener à penser que le déploiement des fastes bourguignons, et plus particulièrement des codes chevaleresques, répondrait au souci de réagir face à cette richesse culturelle des villes du Nord où les ducs passent le plus clair de leur temps. Si l'on veut bien reprendre les différentes analyses que nous avons déjà formulées, les motivations sont pourtant plus subtiles. Premièrement, le déploiement d'un univers guerrier stylisé, fait de jeux d'armes, de lectures de romans, de serments prêtés sur le collier de la Toison, participe d'une éthique chevaleresque propre à toute l'Europe occidentale, non seulement de la fin du Moyen Âge mais également de la Renaissance. Ainsi, tandis qu'en 1469, Charles le Téméraire humilie les Gantois à Bruxelles pour avoir perturbé son entrée solennelle dans leur ville deux ans plus tôt au cours d'une cérémonie élevée au rang d'une des douze Magnificences du prince, Laurent de Médicis fait son entrée dans un tournoi à Florence et emprunte à la culture chevaleresque son langage pour annoncer que *le tems revient*<sup>41</sup>. Deuxièmement, pour reprendre les mots de Jean Richard, la création de l'ordre de la Toison d'Or en 1430 ne sert pas la politique territoriale ducale, et le renforcement des codes chevaleresques à la cour est avant tout destiné à fédérer autour du prince une noblesse quelque peu éparpillée, et plus particulièrement une noblesse du Nord<sup>42</sup>. En effet, même si le siège de l'ordre se trouve en la sainte chapelle de Dijon, l'essentiel, pour ne pas dire la totalité, des chapitres se déroule dans les Pays-Bas et les membres originaires de ces territoires forment une écrasante majorité<sup>43</sup>. Ainsi, la ville, qui accueille les festivités ducales, semble *a priori* confinée dans un rôle passif de simple spectatrice<sup>44</sup>. Mais la montée en puissance du faste chevaleresque ne peut s'interpréter comme une réaction hostile à la culture et aux ambitions politiques des villes. Car - et ce sera là mon troisième argument - si la ville accueille les chapitres, c'est bien entendu parce que, comme le précise Molinet, il s'agit *d'embellir la feste et entretenir ceulx qui estoient venus veoir la noblesse d'icelle*, mais aussi parce que, répétons-le encore une fois, la cour est établie en ville, et que l'instrument de pouvoir des princes, qui peut à l'occasion se retourner contre

---

<sup>41</sup> Sur les douze magnificences de Charles le Téméraire, voir Werner PARAVICINI, Die Zwölf 'Magnificences' Karls des Kühnen, dans: Gert ALTHOFF (dir.), Formen und Funktionen öffentlicher Kommunikation im Mittelalter, Stuttgart, 2001, (Vorträge und Forschungen, LI), p. 323–327. Sur le tournoi de 1469 et l'importance de la culture chevaleresque dans l'Italie de la Renaissance, voir CROUZET-PAVAN, Renaissances italiennes (voir note 4), p. 20–27. Sur l'évolution des rituels d'humiliation à la cour de Bourgogne, voir LECUPPRE-DESJARDIN, La ville des cérémonies (voir note 4), p. 306 *sq.*

<sup>42</sup> Jean RICHARD, Le rôle politique de l'ordre sous Philippe le Bon et Charles le Téméraire, dans: Pierre COCKSHAW (dir.), L'ordre de la Toison d'Or de Philippe le Bon à Philippe le Beau (1430-1505) : idéal ou reflet d'une société?, Bruxelles, 1996, p. 67-70.

<sup>43</sup> Jacques PAVIOT, Le recrutement des chevaliers de l'ordre de la Toison d'Or (1430-1505), dans: L'ordre de la Toison d'Or (voir note 42), p. 75–79. Sur le thème de l'intégration de la noblesse des Pays-Bas à la cour, voir Werner PARAVICINI, Expansion et intégration: la noblesse des Pays-Bas à la cour de Bourgogne, dans: Bijdragen en Mededelingen Betreffende de Geschiedenis der Nederlanden, 95/2 (1980), p. 298–314.

<sup>44</sup> Sur la ville, théâtre de l'ordre, voir LECUPPRE-DESJARDIN, La ville des cérémonies (voir note 4), p. 159 *sq.*

eux, c'est la ville! Certes, la question de la conscience de cette réalité se pose quand on constate par exemple que les chroniqueurs de la cour font souvent l'impasse quand il s'agit d'évoquer le monde urbain pourtant très présent lors de ces cérémonies. Néanmoins, la ville n'est pas simplement un contenant, elle reçoit les messages d'ordre et de fraternité distillés par les compagnons d'arme et s'inclut dans une relation contractuelle dont les termes sont toujours et encore à définir.

### ***L'échec de la »burgondisation« ou les limites de la communication symbolique***

Les études que j'ai menées sur les cérémonies organisées dans les villes des Pays-Bas bourguignons, fondées sur la relation entre espace public et communication symbolique, ont clairement montré comment la »fabrique de la mémoire«, le pouvoir des traditions, les jeux des fictions et des émotions sur fond de paysages économiques et d'ambitions politiques bien réels, ont contribué à créer un processus de séduction et de familiarisation réciproque. En somme, la cour s'est emparée des coutumes locales pour tenter de s'insérer et les coutumes locales ont ainsi proposé un soutien essentiel aux mécanismes d'acculturation. Il va de soit que ces efforts ont servi une politique visant à rassembler très largement les forces vives d'un espace toujours aussi malaisé à maîtriser, une politique dont les grandes lignes apparaissent de façon évidente dans une miniature qui, à elle seule, expose les lignes de façade de l'organisation étatique idéale bourguignonne.

Dans le frontispice des *Chroniques et conquêtes de Charlemagne* de David Aubert, réalisé par Jean le Tavernier en 1460, l'ensemble de la société bourguignonne est représentée par quelques figures saillantes<sup>45</sup>. Nobles, hauts fonctionnaires, patriciens, bourgeois, marchands, artisans, hommes et femmes, composent une pyramide idéale dominée par le prince. Les premiers des courtisans montrent l'exemple et se soumettent grâce à l'évocation d'une traditionnelle scène de dédicace qui figure au sommet d'une représentation étagée. La composition de l'image, faisant aboutir toutes les lignes de perspective tirées à partir des chapeaux à la demeure du prince, souligne l'harmonie de ce *corps de police* dirigé par la figure du prince, souverain protecteur d'activités urbaines florissantes. À l'étage intermédiaire, la proximité du noble, identifiable au faucon qu'il tient au bout du poing, et du bourgeois montre le rôle clef qui lui est assigné dans l'équilibre d'une société bourguignonne, représentée à l'échelon inférieur dans ses fonctions les plus industrielles. Mais si la cour surplombe la scène, la marque de Philippe le Bon, à savoir le briquet, a envahi la totalité de l'image, tandis que la devise de ce dernier *Aultre n'auray* s'affiche sur la porte de cette ville imaginaire. Le message est clair. Il est le même que celui répété à l'envi lors des grandes cérémonies qui se tiennent dans toutes les villes traversées par le prince et sa cour: le prince est le naturel seigneur d'un espace soumis à son autorité. Et si l'image traditionnelle du prince recevant un livre fait de ce dernier un guide éclairé et sage, celle, moins banale, d'une ville épanouie à ses pieds en apporte la preuve. Tel est le cœur d'une propagande bourguignonne qui s'applique à convaincre de façon de plus en plus appuyée de la

---

<sup>45</sup> Bibliothèque Royale de Bruxelles, ms. 9066, fol. 11r. Pour une interprétation détaillée de cette image, voir Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, Un idéal de bon gouvernement bourguignon. Le frontispice des *Chroniques et Conquêtes de Charlemagne* par David Aubert, à venir.

légitimité et de l'autorité quasi absolue du souverain. Qu'il s'agisse des discours commandés aux prédicateurs d'exception que représentent les frères mineurs et diffusés à l'occasion des grandes processions organisées en l'honneur du prince, des cérémonies d'entrée, des devises et signes du pouvoir accolés aux murs des villes ou au contraire des blessures infligées à la chair urbaine lorsqu'une porte est détruite, un perron déplacé ou une cloche démontée, chaque intervention ducal s'appuie sur un substrat culturel assimilé et partagé par tous pour dire sa supériorité<sup>46</sup>.

Mais le message a-t-il réellement été reçu? Et ces échanges culturels ont-ils réellement forgé le sentiment d'appartenance à une entité commune? Autrement dit, la »burgondisation« a-t-elle eu lieu? Il faut bien admettre que non et ranger ce projet dans la catégorie des utopies.

Les preuves de cet échec sont nombreuses et avant d'évoquer brièvement les témoignages strictement politiques de cette assimilation manquée, observons à la loupe quelques tentatives qui, sur le terrain du »divertissement«, annoncèrent le maintien des identités urbaines face à la déferlante aulique. Au cœur des cérémonies, par exemple, les honneurs rendus au prince s'accompagnent bien souvent de louanges adressées à la ville. Même à l'occasion d'une entrée de réconciliation telle que celle qui marqua le retour de Philippe le Bon en 1458 dans la ville qui lui fut rebelle de 1447 à 1453, le discours symbolique ne dit pas seulement la soumission au duc. Tandis que le parcours de Philippe le Bon ignore soigneusement les monuments du pouvoir urbain, les Gandois ne se déplacent pas en masse le long de l'itinéraire préférant décorer leur quartier ou des maisons qu'ils avaient louées en des endroits révélateurs de l'identité civique comme la Place du Vendredi (Vrijdagmarkt), lieu privilégié de la contestation, ou la halle échevinale<sup>47</sup>. La débauche de luxe appliquée aux façades que la sentence des ambassadeurs français formulée en faveur du duc avait condamnées à la destruction, apparaît même comme un pied de nez adressé à l'autorité seigneuriale<sup>48</sup>. Quels que fussent les nombreux gages d'allégeance avancés par la ville, Gand n'était pas prête à se plier aux exigences ducal. Et les villes traditionnellement rebelles ne sont pas les seules à détourner les messages de la communication symbolique pour rappeler leur identité et leur volonté. Ainsi, lors de l'entrée de Charles le Téméraire à Arras, le 15 mars 1469, les compagnies théâtrales de la ville n'hésitèrent pas à représenter l'épisode biblique du conseil de Roboam, au cours duquel on rappela les déboires du successeur de Salomon qui maltraita son

---

<sup>46</sup> Les références bibliographiques sur ces sujets sont nombreuses. Citons SIMPLEMENT LECUPPRE-DESJARDIN, La ville des cérémonies (voir note 4), *passim*. Marc BOONE, Destroying and Reconstructing the City. The Incultation and Arrogation of Princely Power in the Burgundian-Habsburg Netherlands (14th-16th centuries), dans: Martin GOSMAN, Arjo VANDERJAGT & Jan VEENSTRA (dir.), The Propagation of Power in the Medieval West, Groningue, 1996, (Mediaevalia Groningana, vol. XXXIII), p. 1-33.

<sup>47</sup> Pour le détail de la signification de cet itinéraire dans la ville, voir Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, Parcours festifs et enjeux de pouvoirs dans les villes des anciens Pays-Bas bourguignons au XV<sup>e</sup> siècle, dans: Histoire Urbaine, 9 (avril 2004), p. 29-45.

<sup>48</sup> Pour une réflexion sur les sanctions prévues, voir Marc BOONE, Diplomatie et violence d'État. La sentence rendue par les ambassadeurs et conseillers du roi de France, Charles VII, concernant le conflit entre Philippe le Bon, duc de Bourgogne et Gand, en 1452, dans: Bulletin de la Commission Royale d'Histoire, CLVI (1990), p. 1-54.

peuple et le conduisit à la révolte, en faisant fi du conseil des sages. Une façon comme une autre de prévenir des risques encourus dans le cas d'une pression fiscale trop lourde<sup>49</sup>. Dans un autre domaine, tel celui de la littérature, les analyses très récentes de Céline Van Hoorebeeck sur les livres et les lectures des fonctionnaires de Bourgogne, ont conduit l'auteur à avancer les conclusions suivantes. En parlant de l'État bourguignon qui investit dans le livre pour fédérer sa noblesse, elle affirme: »Si cette stratégie s'est avérée payante auprès de la haute noblesse, le processus de burgondisation littéraire paraît n'avoir touché que quelques fonctionnaires qui, dans le cadre de leur office ou de par leur état, évoluaient dans l'entourage immédiat du prince«<sup>50</sup>. Et de poursuivre: »Or, le modèle culturel bourguignon n'aura pas réussi à concurrencer sérieusement les habitudes de lecture d'individus, qui pour une large part restaient profondément marquées par d'autres influences, qu'elles soient académiques ou religieuses«. Certes, des modes apparaissent là aussi mais les *best sellers* de l'époque, tels que *La Bible*, le *De civitate Dei* de saint Augustin, le *Liber de proprietatibus* de Barthelemy l'Anglais, les *Facta et Dicta de memorabilia* de Valère Maxime, le *Roman de la rose*, sont ceux que l'on retrouve également dans les grandes bibliothèque de l'élite française comme en témoigne l'inventaire de celle d'Antoine de Castelnau, seigneur de Lauet grand chambellan de France, établi en 1467<sup>51</sup>. Pourtant là encore, la ville, par sa topographie, met en place des réseaux relationnels qui auraient pu favoriser la diffusion des idéaux bourguignons mis en mots par des plumes qui comptent parmi les plus habiles. Ainsi, dans le testament de la noble dame Marguerite de Bécourt, épouse d'Hugues de Lannoy, établi le 14 juin 1460, figure le legs d'un exemplaire du *Livre des bonnes meurs* de Jacques Legrand à Louis Domessent, bourgeois de Lille qui avait été nommé au renouvellement de la loi de cette ville en 1448 et qui termina sa carrière comme maître de la chambre des comptes en 1462. Ce dernier était tout simplement le voisin du couple, la maison des Domessent jouxtant l'hôtel de Saintes rue de Rihour<sup>52</sup>. L'acculturation a donc ses limites et la tentative de fusion ressemble davantage au *Salad Bowl* retenu par les spécialistes des flux migratoires aux Etats-Unis qu'au *Melting Pot* longtemps rêvé, si l'on m'autorise cette comparaison quelque peu iconoclaste. L'union du prince et de son peuple mise à l'épreuve de l'adversité des guerres par exemple ne résiste pas longtemps et n'aboutit en rien à la création d'une conscience nationale, quoi qu'en pensent les auteurs d'un ouvrage collectif récent intitulé *The Ideology of Burgundy: the Promotion of National Consciousness (1364-156)*<sup>53</sup>.

<sup>49</sup> D'autres exemples de ce type dans Élodie LECUPPRE-DESJARDIN, *The Distorted Messages of Peace: Controlled and Uncontrolled Reactions to Propaganda in the Burgundian Low Countries during the Fifteenth Century*, dans: Wayne TE BRAKE & Willem KLOOSTER (dir.), *Power and the City in the Netherlandic World*, Leyden, Boston, 2006, p. 45–57.

<sup>50</sup> Céline VAN HOOREBEECK, *Livres et lectures des fonctionnaires des ducs de Bourgogne (ca 1420-1520)*, 2 volumes, 2007. Thèse de doctorat soutenue à l'université Notre-Dame de la Paix à Namur, vol. 1, p. 337.

<sup>51</sup> *Ibid.* p. 316-317 qui établit une comparaison avec l'étude de Philippe CONTAMINE, *La noblesse au royaume de France de Philippe le Bel à Louis XII*, Paris, 1997.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 290. L'auteur fournit d'autres exemples de ce type pour Bruxelles et Tournai.

<sup>53</sup> D'Arcy J. DACRE BOULTON & Jan R. VEENSTRA, *The Ideology of Burgundy: the Promotion of National Consciousness (1364-156)*, Leyden, 2006. Dans cet ouvrage collectif, dont chaque article fait preuve d'un sérieux inattaquable, J. Dumolyn insiste sur la promotion

Pourtant l'affaire était entendue et pour deux éminents spécialistes de la principauté, Walter Prevenier et Wim Blockmans, le XV<sup>e</sup> siècle avait assisté à un «processus de brugondisation», les larmes des représentants des États Généraux versées à Gand le 26 janvier 1477, à l'annonce faite par Marie de Bourgogne (fille de Charles le Téméraire) de sa crainte d'une annexion de ses territoires par la France, ne trompant pas<sup>54</sup>. Assurément, et je les cite encore, »La fidélité à la dynastie (...) violemment stimulée lors des situations de crise, chaque fois qu'une puissance étrangère (France, Angleterre ou Empire germanique) semblait menacer l'unité bourguignonne apparut alors«<sup>55</sup>. Bien au contraire, il me semble que l'acculturation a échoué et que les exemples d'abandon des intérêts dynastiques sont nombreux. Que dire par exemple des nombreuses défections des troupes flamandes en plein champ de bataille, malgré les prières du prince comme au printemps 1436 devant Calais<sup>56</sup>? Que penser des troubles qui éclatèrent dès le lendemain de la nouvelle du décès du Téméraire? Certes, Marie fut reconnue »comme successeur du duc défunt« et les spécialistes de la principauté notent, au crédit d'une conscience nationale, que les députés des États acceptèrent de repousser l'envahisseur (Louis XI) tout en continuant à négocier avec lui. Mais une observation plus fine permet de nuancer quelque peu ce soi-disant acquiescement général. La solidarité se limite encore une fois à un horizon extrêmement restreint. Les Quatre Membres de Flandre ne s'engagent pas à défendre la principauté mais à se porter un secours mutuel. De même, les Brabançons jurent d'aider les Hennuyers et réciproquement. Et même si une armée générale sous la direction du seigneur de Ravenstein se constitue, le ralliement à la cause de la jeune duchesse ne se fait pas sans d'importantes concessions, parmi lesquelles le retour aux coutumes locales<sup>57</sup>. Enfin, lorsque Maximilien s'employa à recomposer le complexe dynastique de son épouse, il essuya le refus catégorique du soutien de ses pays de par-deçà qui avaient rejoint le parti de

---

d'une conscience de groupe chez les conseillers du prince, A.J.D. Boulton note le développement d'un «sens of common Burgundian nationality» au sein du groupe des chevaliers de la Toison d'Or et plus généralement de la noblesse, B. Sterchi souligne l'importance de l'estime et de la réputation au sein de ce même groupe, etc. sans que l'idée même de communauté qui soutient l'idée de nation ne soit réellement exploitée, la juxtaposition des groupes sociaux n'étant pas suffisante à l'édification d'une communauté nationale.

<sup>54</sup> Walter PREVENIER & Wim BLOCKMANS, *Les Pays-Bas bourguignons*, Anvers, 1983, p. 198 sq.

<sup>55</sup> *Ibid.* Si je suis en tous points la démonstration des deux auteurs quant à la fidélité nourrie à l'égard d'une dynastie, je ne pense pas que cette démonstration puisse aboutir à la reconnaissance d'un «nationalisme bourguignon». Cette position sera défendue dans un prochain travail portant sur les fondements et la nature de l'Etat bourguignon.

<sup>56</sup> Pour le détail de cet épisode, voir Monique SOMME, *L'armée bourguignonne au siège de Calais en 1436*, dans: Philippe CONTAMINE (dir.), *Guerre et Société en France, en Angleterre et en Bourgogne (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Lille, 1991, p. 197-219.

<sup>57</sup> Sur tous ces événements, voir *Le privilège général et les privilèges régionaux de Marie de Bourgogne pour les Pays-Bas, 1477*, Courtrai, Heule, 1985, (Anciens Pays et Assemblées d'Etats, LXXX).

Philippe le Beau dénué de toute ambition expansionniste<sup>58</sup>. Difficile par conséquent de parler d'un sentiment national couvrant tout l'espace bourguignon, fruit d'une opération de séduction et d'acculturation réussie.

Pour reprendre la formule utilisée par Werner Paravicini dans son étude »The Court of the Dukes of Burgundy. A Model for Europe?«, il est difficile de parler de caractéristiques proprement bourguignonnes pour qualifier la cour, mais simplement de degrés de différence par rapport aux règles généralement admises<sup>59</sup>. Ajoutons que ce sont les superlatifs qui viennent ainsi nourrir la renommée d'une cour dont les institutions et le style de vie marquèrent la principauté à la fin du Moyen Âge. Le succès à l'échelle européenne des ordonnances des princes et princesses, de leurs rituels, de leur raffinement est indubitable et plaide en faveur d'une réussite incontestable.

Les échos immédiats de cette richesse culturelle semblent malheureusement ne pas avoir été entendus, comme si le mythe bourguignon, assurément créé, n'avait pas réussi à se porter vers l'imaginaire collectif, comme si la représentation idéalisée du politique s'était heurtée à un rationalisme toujours vigilant, surtout dès qu'il est question de pouvoir économique, il faut bien l'admettre. Néanmoins, pour que le mythe puisse se fondre dans la tradition, il faut lui donner du temps. Et dès le XVI<sup>e</sup> siècle, soit quelques décennies après le passage des troupes françaises, l'arrivée des Habsbourg et la mise en place d'un cycle de guerres politiques et religieuses, le mythe bourguignon s'impose, nimbé de la lumière d'un Âge d'or perdu et regretté. Aux populations des villes, qui n'avaient cessé de se méfier, le XV<sup>e</sup> siècle bourguignon apparaît comme une parenthèse idyllique que l'on n'hésite pas à invoquer dans les premières chroniques de villes, comme si l'angoisse des temps donnait enfin à la communauté la conscience d'elle-même. L'échec du mythe ne révèle-t-il pas tout simplement son inadéquation temporelle ou socio-politique avec la société dans laquelle il devait s'inscrire ?

---

<sup>58</sup> À propos des décisions de Maximilien: Wim BLOCKMANS, Autocratie ou polyarchie? La lutte pour le pouvoir politique en Flandre de 1482 à 1492, d'après des documents inédits, Bulletin de la Commission Royale d'Histoire, CXL (1974), p. 257–368.

<sup>59</sup> Werner PARAVICINI, The Court of the Dukes of Burgundy. A Model for Europe?, dans: Ronald G. ASCH & Adolf M. BIRKE (dir.), Princes, Patronage and the Nobility, Londres, 1991, p. 69–102.